



MAURICE  
**GENEVOIX**  
& CEUX DE 14



mémoire et solidarité

**AUX GRANDS HOMMES,  
LA PATRIE ...**

UNE EXPOSITION RÉALISÉE DANS LE CADRE  
DE LA PANTHÉONISATION DE MAURICE GENEVOIX  
ET DE "CEUX DE 14"



« Au moment où nous célébrons ce centenaire de la fin de la Grande Guerre, au moment où la voix des témoins s'est éteinte pour toujours, il est incompréhensible que *Ceux de 14* ne figurent pas dans ce lieu, eux dont la victoire a sauvé la patrie. Aussi je souhaite que l'an prochain *Ceux de 14*, simples soldats, officiers, engagés, appelés, militaires de carrière, sans-grade et généraux, mais aussi les femmes engagées aux côtés des combattants, non car *Ceux de 14* ce fut aussi *Celles de 14*, toute cette armée qui était un peuple, tout ce grand peuple qui devint une armée victorieuse, soit honoré au Panthéon.

Je souhaite qu'ils franchissent ce seuil sacré avec Maurice Genevoix, leur porte-étendard, qui, inlassablement et où qu'il fut, sut faire résonner la voix et le combat de ses camarades. Je souhaite que le 11 Novembre prochain, un mémorial soit dévoilé afin que la nation leur rende l'hommage qui leur est dû. Jusque dans les heures les plus tragiques de la bataille, ces hommes de toutes provenances et de toutes conditions surent ce souvenir qu'ils étaient avant tout Français. »

Emmanuel Macron,  
Président de la République,  
discours prononcé aux Épargés,  
6 novembre 2018



Dans le cadre de la panthéonisation de Maurice Genevoix, le ministère des Armées et l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de guerre (O.N.A.C.V.G.) ont souhaité rendre hommage au combattant tout autant qu'au témoin. L'occasion est également saisie de saluer la mémoire de ceux qui combattirent à ces côtés et, plus largement, de revenir sur l'expérience de tous les hommes et femmes engagés dans le premier conflit mondial.

**Comité scientifique de l'exposition**

**Julien Larère-Genevoix**

Avocat, petit-fils de Maurice Genevoix.

**Michel Bernard**

Sous-Préfet, écrivain et biographe  
de Maurice Genevoix.

**Jean-Christophe Sauvage**

Enseignant et auteur de « *Sur les pas de Genevoix* ».

**Jean-Marie Lecomte**

Éditeur de « *Sur les pas de Genevoix* »  
(Éditions Noires Terres).

**Florent Deludet**

Auteur du dossier de la dernière  
édition de « *Ceux de 14* » et animateur  
du blog « *Ceux du 106* ».

**Thierry Hubscher**

Directeur du Mémorial de Verdun.

**Nicolas Czubak**

Enseignant détaché auprès du Mémorial de Verdun,  
auteur de « *Les Épargés, Français et Allemands  
face à face sur les hauts de Meuse* ».

**Patricia Pierson**

Présidente de l'association Lespargés.

**Xavier Pierson**

Maire des Épargés et ancien directeur  
du mémorial de Verdun.

**Bruno Lagrue**

Président de l'association  
des anciens du 106<sup>e</sup> R.I.

**Commissaire de l'exposition**

**Julien Fargettas**

Directeur départemental du service  
de la Marne de l'O.N.A.C.V.G.

Conception et  
réalisation graphique

**Carlo Oliveira**

# L'HOMME, LE TÉMOIN...

PORTRAIT DE MAURICE GENEVOIX :

AUTEUR, COMBATTANT ET HOMME DE MÉMOIRE

# MAURICE GENEVOIX

Maurice Genevoix est né le 29 novembre 1890 à Decize dans la Nièvre.

Son œuvre unique, qui rassemble 56 ouvrages, témoigne des relations d'accord entre les hommes, entre l'Homme et la Nature, mais aussi entre l'Homme et la Mort. Son écriture est servie par une mémoire vive, le souci d'exactitude, et le sens poétique.

Il entre au lycée Pothier à Orléans, puis au lycée Lakanal à Sceaux, où il est khâgneux durant trois années (1908-1911). Il entre ensuite à l'École normale supérieure (E.N.S.). Il est alors cacique de sa promotion.

Il est mobilisé lors de la Première Guerre mondiale, le 2 août 1914, et sert comme sous-lieutenant dans le 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie (R.I.). Le 25 avril 1915, alors Lieutenant commandant la 5<sup>e</sup> compagnie du 106<sup>e</sup> R.I., il est grièvement blessé aux Épargés.

Après sept mois de séjour dans différents hôpitaux militaires, aiguillonné par Paul Dupuy, Secrétaire général de l'E.N.S., Maurice Genevoix s'attelle alors à l'écriture de ses récits de guerre, dont le premier livre, *Sous Verdun*, paraîtra dès 1916, dans les premiers jours de la Bataille de Verdun. Seront ensuite publiés *La boue*, *Nuits de guerre*, *Au seuil des gaitounes*, et enfin *Les Épargés* en 1924. Ces cinq volumes seront réunis en 1949 pour former *Ceux de 14*.

Parce que Genevoix avait survécu, il portait en lui le devoir moral de témoigner pour la mémoire, contre l'oubli et pour la Paix, bien que l'expérience de la guerre, comme il l'écrivait plus tard reste « incommunicable ». Il ne cessera de porter la parole des Anciens combattants. Il sera notamment, en tant que Premier Président du Comité National du souvenir de Verdun, le Président Fondateur du Mémorial de Verdun, inauguré en 1967.

Au-delà de son œuvre de guerre, Maurice Genevoix est aussi connu pour ses livres inspirés par la Sologne et le Val de Loire comme *Rémi des Rauches* (1922), *Raboliot* (prix Goncourt 1925) et des romans-poèmes admirés comme *La Dernière Harde* (1938) ou *La Forêt perdue* (1967).

Il est élu à l'Académie française le 24 octobre 1946. Il en devient le Secrétaire perpétuel en octobre 1958.

Sous son impulsion, l'Académie française affirme sa présence et sa compétence au sein du Haut Comité de la langue française, créé en 1966, et du Conseil international de la langue française. Il démissionne du secrétariat perpétuel en janvier 1974, afin de se consacrer à l'écriture.

Grand-Croix de la Légion d'Honneur, il s'éteint à Jàvea en Espagne, le 8 septembre 1980.



En haut, portrait du centre : Portrait réalisé à l'occasion du Goncourt reçu pour *Raboliot*, 1925.

Ci-dessus, à gauche : Maurice Genevoix à 3 ans.

Ci-dessus, à droite : Séance de dessin aux Vernelles (illustration d'après photo).

Ci-contre, à gauche : Maurice Genevoix en 1980.

Coll. famille Genevoix



# LE TÉMOIN

« Paul Dupuy, de son bureau de la rue d'Ulm, entretenait avec les normaliens-soldats une correspondance assidue, maintenant de chacun à tous la présence et la continuité, donnant à cette mission un cœur, une délicatesse admirable. » (Maurice Genevoix, *Jeux de glaces*, 1961)

Paul Dupuy, géographe, secrétaire général de l'École normale supérieure, défenseur du capitaine Dreyfus aux côtés de Charles Péguy pendant l'Affaire, fut, dès août 1914, le correspondant privilégié de Maurice Genevoix chez qui il avait décelé un talent d'écrivain exceptionnel. Ses lettres à Dupuy seront la matrice de *Ceux de 14*.

« Lorsque la porte de ma cellule, à l'hôpital militaire de Verdun, s'est ouverte un matin sur des visages tant attendus, Paul Dupuy accompagnait mon père. Depuis trois mois, tout au long des boucheries des Épargnes, tout ce que je devais épargner aux alarmes de l'un, c'est à l'autre que je l'écrivais. Déjà, c'était répondre à un désir, à un besoin de plus en plus conscients, de plus en plus déterminants : témoigner, ne pas laisser sombrer dans l'oubli des événements si durement mémorables, faire en sorte que quelqu'un sût, comprît, pût à son tour témoigner. » (Maurice Genevoix, *Trente mille jours*, 1980)



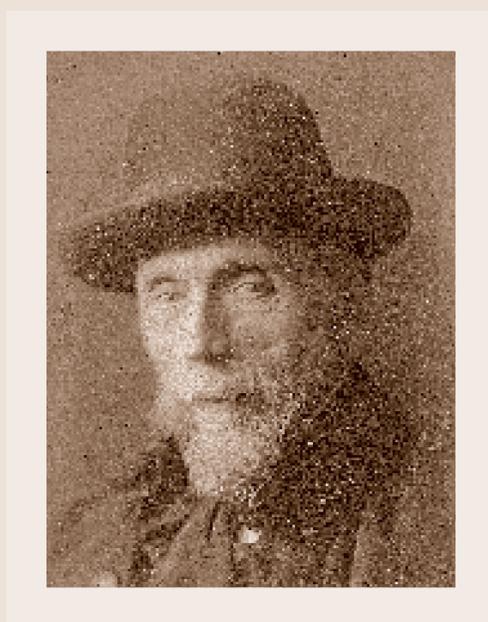
En haut, portrait du centre :  
 Photo de Paul Dupuy.  
 Ci-dessus, à gauche :  
 L'école normale supérieure  
 au début du XX<sup>e</sup> siècle.  
 Coll. Paris, École normale supérieure,  
 Bibliothèque Ulm-LSH



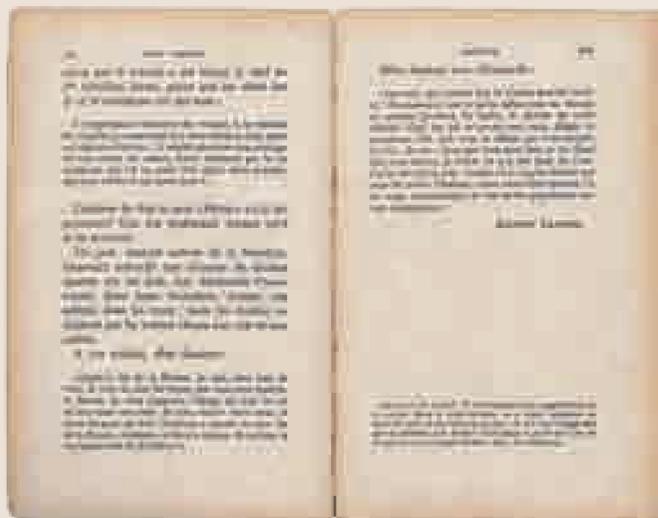
Dès qu'il fut convalescent, Dupuy l'incita à rédiger ses souvenirs. Genevoix, douloureux, déprimé, conservait l'espoir de retrouver l'usage de son bras gauche et de rejoindre ses camarades sur le front. Il résista tout l'été et l'automne 1915 aux demandes pressantes de son ami.

« Sans m'avertir, Paul Dupuy communiqua ces feuillets à son camarade d'École Bréton, l'un des administrateurs de la maison Hachette. Quelques jours plus tard, sous un prétexte et sans m'avertir davantage, il me conduisit chez Bréton. L'entretien fut cordial et bref: je

signai contrat pour un livre que j'écrivais dans les semaines suivantes, d'un élan, et qui parut en mai 1916. Nous en avions d'avance choisi le titre, *Autour de Verdun*, auquel je préférais *Sous Verdun*. » (Maurice Genevoix, *Jeux de glaces*, 1961)



Commencé en décembre 1915, *Sous Verdun* sera publié avec une préface d'Ernest Lavisse, directeur de l'École normale supérieure, cinq mois après, en pleine bataille de Verdun. Malgré les coupures de la censure (scènes de panique, de pillage, d'insubordination...) le livre sera sélectionné pour le prix Goncourt, finalement décerné à Henri Barbusse pour *Le Feu*.



Ci-dessus, au centre et à droite :  
 Couverture de *Sous Verdun* et extrait de pages censurées  
 (« blancs » et note en bas de page).  
 Coll. N. Czubak



# LE PASSEUR DE MÉMOIRE

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à un moment où la mémoire des anciens combattants de 14-18 est refoulée à l'arrière-plan par le conflit qui vient de se terminer que Maurice Genevoix acquiert la stature de porte-parole des poilus de la Grande Guerre. En 1946, il est élu à l'Académie française et trois ans plus tard est édité *Ceux de 14*.

Appuyé sur sa notoriété, l'homme prend sa plume pour rappeler les sacrifices des combattants de 14-18 menacés d'oubli. Pour ce faire, il rédige des articles de presse, notamment dans les quotidiens régionaux, et sollicite le mouvement ancien combattant dans lequel il s'investit en rédigeant de nombreux articles pour *L'Almanach du Combattant*.

En 1951, il devient le président-fondateur du Comité National du Souvenir de Verdun (C.N.S.V.), Verdun devenue symbole de la Grande Guerre dans la mémoire collective. Il préside alors de nombreuses commémorations officielles. Dans les années 1950 et surtout dans la décennie suivante, les anciens combattants le reconnaissent comme leur porte-parole par son engagement, son éloquence et la profondeur de ses récits de guerre dans lesquels les vétérans se retrouvent. En 1958, il devient Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Peu de temps après, il s'investit dans le projet d'édification d'un Mémorial sur le champ de bataille de Verdun. Le 17 septembre 1967, c'est avec la double étiquette de président-fondateur du C.N.S.V. et de Secrétaire perpétuel de l'Académie française qu'il prononce le discours inaugural du mémorial en présence d'André Duvilleard, ministre des Anciens Combattants et de 3000 personnes, dont 2000 anciens combattants.

Ci-dessus, au centre :  
 Maurice Genevoix prononçant le discours inaugural du Mémorial de Verdun.

Ci-dessus, à droite :  
 Maurice Genevoix et André Duvilleard côte à côte pour la cérémonie du coupé de ruban à l'entrée du Mémorial.

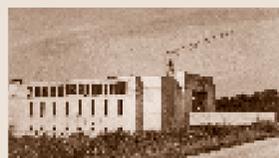
Ci-contre :  
 Le nouveau Mémorial, inauguré en 2016 par François Hollande et Angela Merkel  
 Coll. Mémorial de Verdun

Le texte se termine par ces mots :

*« Ce Mémorial, pour vous, les Anciens, c'est aussi cela, n'est-il pas vrai? Tout homme, au long de son existence, lorsqu'il regarde autour de soi, devrait pouvoir dénombrer sur sa route les compagnons de sa jeunesse, avec lui mûrissant, vieillissant. C'est une des joies de la vie ici-bas, normales et bonnes. Nous autres, à peine sortis de l'adolescence, quand nous nous retournions ainsi, nous ne voyions que des fantômes. Mutilés dans notre corps, mutilés dans nos amitiés. Voilà la guerre. Désormais, derrière nous, il y aura ce Mémorial. Il est aussi, il est encore cela : il nous rend, avec notre passé commun, nos camarades toujours vivants.*

*Nous vous le remettons, monsieur le Ministre des Anciens Combattants; et, par vous, à notre pays; et, par lui, aux centaines de milliers d'hommes et de femmes, nos semblables, qui viendront s'y recueillir. Jeunes et vieux, amis, ennemis réconciliés, puissent-ils emporter de ces lieux, au fond d'eux-mêmes, une notion de l'homme qui les soutienne et les assiste!*

*Quel vivant n'en aurait besoin, en ces temps toujours incertains? Puisse la lumière qui va veiller ici les guider enfin, vers la Paix! »*



Le Mémorial de Verdun en construction  
 Coll. Mémorial de Verdun



# LE CINQUANTENAIRE

Le cinquantenaire de l'offensive de la victoire fut commémoré à Oulchy-le-Château (Aisne), sur une colline où avait été inauguré en 1935 un impressionnant groupe statuaire, *Les Fantômes* de Paul Landowski. Pour ce dernier moment des commémorations du cinquantenaire de la Grande Guerre, avant la cérémonie du 11 Novembre, deux orateurs ont pris la parole devant les délégations étrangères et plusieurs milliers de personnes : le Président de la République, Charles de Gaulle, et, au nom des anciens combattants, Maurice Genevoix. Le discours de l'écrivain, qui bouleversa l'auditoire, s'achevait sur une évocation de la manière dont il avait perçu, depuis la Loire, la préparation d'artillerie qui préluda à l'ultime offensive.



« J'étais rejoint et traversé par les ondes d'un bombardement monstrueux. La distance n'y faisait rien. Cela dépassait toute mémoire. J'étais là-bas, sous ce bombardement "lointain" où mes sens, bien avant moi, reconnaissaient l'aboi des obusiers, les salves galopantes des canons de campagne, la scansion lourde des pièces sur voie ferrée, l'enfoncement aux entrailles du sol et aussitôt la croulante éruption des énormes obus de rupture.

Mes camarades, mes camarades!... Il faut avoir senti, à la poussée d'un parapet contre l'épaule, la brutalité effrayante d'un percutant qui éclate; avoir entendu pendant des heures, du fond de l'ombre, en reconnaissant toutes leurs voix, monter les gémissements des blessés; avoir tenu contre soi un garçon de vingt ans, la minute d'avant sain et fort, qu'une balle à la pointe du cœur n'a pas tué tout à fait sur le coup, et qui meurt, conscient, sans une plainte, les yeux ouverts et le visage paisible, mais de lentes larmes roulant sur les joues.

Vous étiez là, mes camarades. C'est pour vous, pour vous tous que je parle. Vous êtes là comme au premier jour. Et vous voyez: votre pays se souvient avec vous. Il sait qu'il faut vous respecter, vous entourer, vous remercier – et vous croire. L'Histoire de France a besoin de vous. »



Les fantômes, de Paul Landowski  
Photo : Mazella-Bour



Extraits de journaux parus dans le cadre du Cinquantenaire, de gauche à droite :

*L'Union*, pages du 17 juillet 1968.

*L'Union*, couverture du 9 nov. 1968.

*L'Aisne Nouvelle*, pages du 20 juillet 1968.

Coll. Bibliothèques municipales de Laon et de Châlons-en-Champagne





# ITINÉRAIRE DE GUERRE

LES GRANDES ÉTAPES DE GENEVOIX  
DANS LE CONFLIT

# MAURICE GENEVOIX ET LA GRANDE GUERRE

Maurice Genevoix a 24 ans lorsque la France entre en guerre contre l'Allemagne en août 1914. Tout juste sorti de l'École Normale Supérieure, il est mobilisé en tant que sous-lieutenant au 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie (R.I.) de Châlons-sur-Marne. Il arrive à Châlons le 3 août au soir et y reste jusqu'au 25. Il reçoit une formation militaire complémentaire et se tient prêt à partir. Il quitte la caserne Chanzy avec un détachement de renfort et rejoint son régiment sur le front le 27 août à Gercourt, pensant barrer la route aux Allemands sur la Meuse. Il n'en est rien puisqu'il participe au mouvement de retraite qui précède la bataille de la Marne, combat auquel il prend part dans sa partie la plus à l'est, du 7 au 10 septembre 1914, au nord de Bar-le-Duc.

Au cours de ces journées terribles, il lutte autour de Rembercourt et subit le choc d'un assaut de nuit à La Vaux-Marie. Il ne l'oubliera jamais. Après cette victoire chèrement acquise, Maurice Genevoix entame la poursuite de l'ennemi, qui le mène jusqu'à Louvemont, à la mi-septembre, au nord de Verdun. À partir de la troisième semaine de septembre, son régiment est engagé sur le secteur meurtrier des Hauts-de-Meuse et des Épargnes.

Chef de section à la 7<sup>e</sup> compagnie, puis commandant la 5<sup>e</sup> compagnie du 106<sup>e</sup> R.I., Maurice Genevoix n'est pas un soldat de métier. Il est particulièrement lié à ses camarades de combat, jeunes lieutenants comme lui ou simples soldats, dont il dépeint les traits et le quotidien dans ses écrits. « Trop sensible » lui fera-t-on comprendre, car chez Maurice Genevoix « *la guerre, au lieu d'étouffer cet amour [de la vie], l'exalte et l'exaspère de toutes les blessures qu'elle lui fait* ». Maurice Genevoix souffre avec et pour ses hommes.

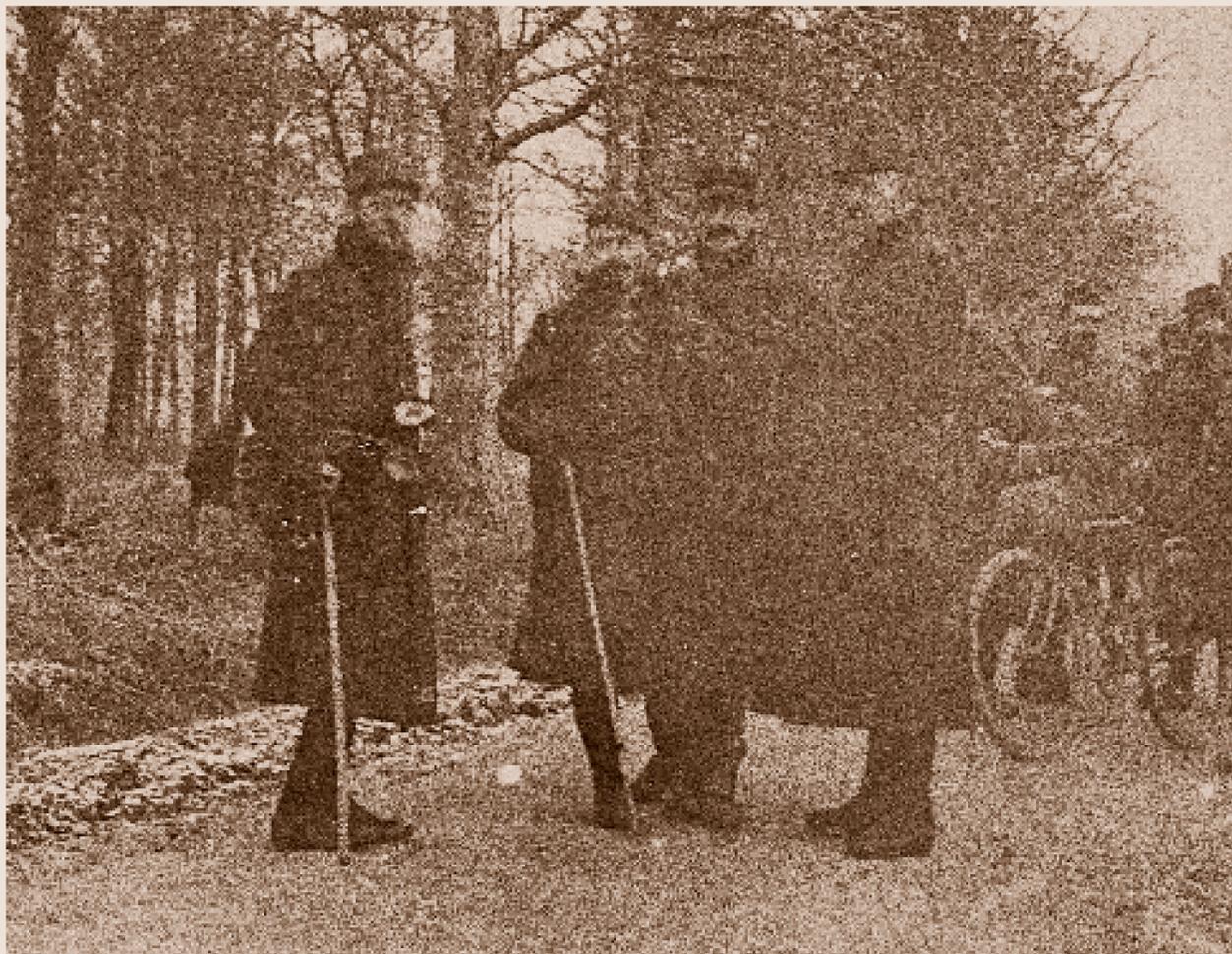
Ci-contre : Genevoix lors de son service militaire au 144<sup>e</sup> R.I.  
Coll. famille Genevoix



Ci-dessus : Genevoix en convalescence, juin 1915.  
Coll. famille Genevoix

Il est grièvement blessé, le 25 avril 1915 sur la Tranchée de Calonne, de plusieurs balles dans le bras et dans la poitrine. À cette blessure physique s'ajoute la douleur de la séparation : « *Et vous me dites: ne pensez plus à nous... Oh mes amis, est-ce possible? Il y avait moi parmi vous; et maintenant, il n'y a plus que vous. Que serais-je sans vous? Mon bonheur même, sans vous, que serait-il?* »

Après plusieurs mois de soins reçus dans différents hôpitaux militaires, il est exempté puis démobilisé. Il a perdu l'usage du bras gauche. Dès lors, commence pour Maurice Genevoix un autre combat, celui de la lutte contre l'oubli. Il est hanté par l'idée que ceux partis en août 1914 et tombés dans les premiers mois du conflit s'effacent dans l'oubli. C'est à partir de son expérience combattante et des notes prises sur le front qu'il rédige un récit de guerre unique.



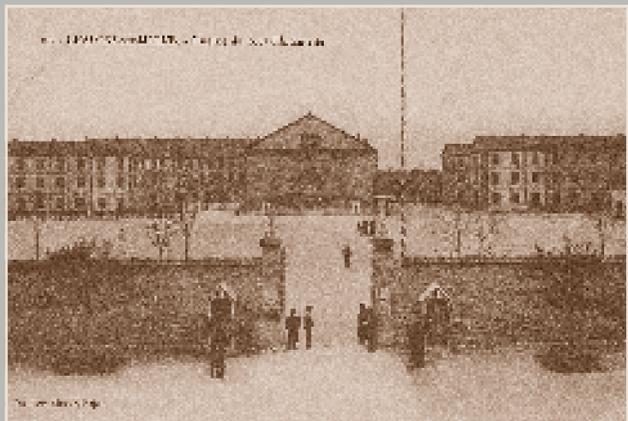
Genevoix et son compagnon Porchon à la tranchée de Calonne.  
Coll. famille Genevoix

# LE 106<sup>E</sup> RÉGIMENT D'INFANTERIE



Tableau historique des régiments de l'armée française.  
 Coll. particulière

Créé à Haïti le 18 août 1772 par ordonnance royale, le modeste « Régiment du Cap » devient peu après le 106<sup>e</sup> Régiment de ligne et prend part aux combats pour l'indépendance des États-Unis de 1778 à 1783 avant de participer aux campagnes napoléoniennes d'Italie et de Russie. Dissous en 1815, le 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie est reconstitué le 4 avril 1872 et prend ses quartiers dans la caserne Chanzy à Châlons-sur-Marne en 1880.



Au-dessus, à gauche : Vue de la caserne Chanzy, carte postale.

Ci-dessus : Monument des Revenants dédié aux soldats du 106<sup>e</sup> R.I., carte postale.  
 Coll. particulière

Au cours de la Grande Guerre, le régiment s'illustre, entre autres, dans les combats de la Marne (1914), des Épargés (1915), de la Champagne (1915), de Verdun (1916), du Chemin des Dames (1917) et de Montdidier (1918). Son nom est associé à celui de l'écrivain-combattant Maurice Genevoix, jeune lieutenant au 106<sup>e</sup> R.I., grièvement blessé aux abords de Saint-Remy-la-Calonne en avril 1915. Sous son impulsion, un monument dédié aux soldats du 106<sup>e</sup> R.I. et du 132<sup>e</sup> R.I., dit « Monument des Revenants », fut érigé sur la crête des Épargés et inauguré en 1935.

Basé à Reims à partir du 10 avril 1930, le 106<sup>e</sup> R.I. est à nouveau mobilisé en août 1939 au sein de la 12<sup>e</sup> Division d'infanterie motorisée et participe en mai-juin 1940 aux combats de Gembloux, du canal de Charleroi et de la poche de Dunkerque à l'issue desquels, ayant épuisé toutes ses munitions, il doit cesser toute résistance. On brûle alors le drapeau pour éviter de le voir tomber aux mains de l'ennemi.

Le 2 avril 1945, à Paris, place de la Concorde, le général de Gaulle remet aux régiments leurs drapeaux et c'est le 106<sup>e</sup> R.I. qui ouvre le défilé.

Durant les années qui suivirent, le régiment devient Centre mobilisateur 106, puis 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie divisionnaire, constitué exclusivement de réservistes, et en 1984, 106<sup>e</sup> Régiment de commandement divisionnaire. En août 1991, le « 106 » est dissous définitivement.

Son drapeau est plié et déposé dans une salle du Service Historique des Armées au Fort de Vincennes. Il est décoré de la Croix de guerre 1914-1918 avec quatre citations à l'ordre de l'Armée et une à l'ordre de la Division. Il porte dans ses plis les inscriptions suivantes :



- BIBERACH 1796
- GÈNES 1800
- WAGRAM 1809
- MALOJAROSLAWETZ 1812
- LES ÉPARGES 1915
- L' AISNE 1917
- MONTDIDIER 1918
- MONT-D'ORIGNY 1918

Au-dessus, à droite : L'insigne du 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.  
 Sa devise est « *Toujours debout* »,  
 son emblème est le trèfle à quatre feuilles.  
 Coll. particulière



Au-dessus, à gauche : Vue de la caserne Chanzy, carte postale.

Ci-dessus : Monument des Revenants dédié aux soldats du 106<sup>e</sup> R.I., carte postale.  
 Coll. particulière

# LES COMBATS DE SEPTEMBRE 1914

Les échecs sanglants subis par l'armée française, lors de la bataille des frontières et de l'offensive menée en Lorraine, contraignent le général Joffre, son commandant en chef, à décider le 25 août 1914 de procéder à un large mouvement de retraite. En effet, la progression rapide des forces allemandes en Belgique constitue une menace pour les armées franco-britanniques. L'armée impériale allemande déborde le dispositif des alliés par le nord-ouest et risque de menacer Paris dès le début du mois de septembre. Le général Joffre ordonne le transfert d'unités stationnées en Lorraine vers l'est de la capitale. Il veut arrêter l'invasion allemande avant qu'elle n'atteigne Paris. Le mouvement de retraite de toutes les troupes françaises opérant à l'ouest ne cessera que lorsque les Allemands auront suffisamment étiré leur ligne de communication et se placeront en situation de vulnérabilité.

Ci-contre : Ruines de l'église de Rembercourt détruite en 1914.  
Coll. Bibliothèque municipale de Lyon



L'unité de Maurice Genevoix est intégrée au sein de la III<sup>e</sup> Armée, commandée par le général Sarrail. Elle participe à la retraite entre le 3 et le 5 septembre 1914, de Montfaucon à Condé en Barrois. Maurice Genevoix prend part à la partie la plus à l'est de la bataille de la Marne, entre le 6 et le 10 septembre 1914. La III<sup>e</sup> Armée y est engagée dans des conditions difficiles. Elle parvient néanmoins à enrayer la progression de la V<sup>e</sup> Armée allemande, commandée par le Kronprinz impérial. La bataille de la Marne est gagnée. La poursuite ne donne pas les résultats escomptés. Les forces allemandes ne sont ni détruites ni disloquées. Elles mettent un terme à leur repli sur des positions choisies.

Le 17 septembre, Maurice Genevoix et son régiment achèvent leur mouvement en avant à Louvemont, au nord de Verdun. Du 22 au 24 septembre, la V<sup>e</sup> Armée allemande reprend l'initiative en tentant d'encercler Verdun par une attaque en tenaille au nord et au sud. Les objectifs de Varennes-en-Argonne et de Saint-Mihiel sont atteints, mais pas dépassés. Maurice Genevoix et son unité se

mettent en route dans la nuit du 19 au 20 septembre pour les Hauts-de-Meuse, avec pour mission de chasser les Allemands. Les forces impériales parviennent malgré tout à s'y maintenir. La guerre de mouvement s'achève. Maurice Genevoix se retrouve alors sur le secteur de la tranchée de Calonne. Une autre phase de la guerre commence.



Ci-contre : Combats à la ferme de Vaux-Marie.  
Coll. F. Deludet



Charge française à la gare de Vaux-Marie.  
Coll. F. Deludet

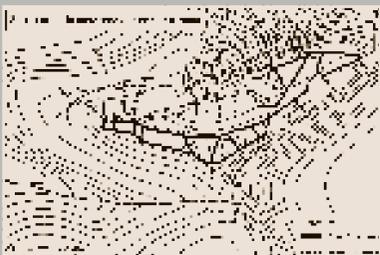
# LA GUERRE AUX ÉPARGES

La lutte menée entre les troupes françaises et allemandes commence avec la formation du saillant de Saint-Mihiel dans la deuxième moitié de septembre 1914. Entre le 21 et le 24 septembre 1914, les Allemands s'établissent sur la crête dominant les Français qui n'ont réussi qu'à s'accrocher qu'au pied nord-ouest de la hauteur. Voulant bénéficier de bonnes vues sur la plaine de la Woëvre, les Français décident de se rendre maîtres de la crête des Éparges. La mission est confiée à la 12<sup>e</sup> Division d'Infanterie.



Tranchée allemande sur la crête des Éparges, appelée « *Combres-Höhe* » par les troupes du Kaiser car celles-ci montaient sur la hauteur en passant par le village de Combres.  
Coll. P. Lejeune

L'attaque commence le 17 février 1915 après l'explosion de quatre mines et une concentration d'artillerie jamais vue jusqu'alors sur cette partie du front de Lorraine. Le 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie se rend maître du point A, sur la partie ouest de la crête mais les Allemands de la 33. *Reserve Division* engagent des réserves pour récupérer cette position. Attaques et contre-attaques se succèdent jusqu'au 21 février sous un déluge d'artillerie des deux camps.



Ci-contre, à gauche : Positions françaises et allemandes sur la crête à la suite des grands assauts menés de février à avril 1915.

Les Français comprennent bien que leur situation reste précaire sur la partie ouest de la hauteur et qu'il faut en contrôler la totalité. Ils relancent par deux fois, les 18-19-20 et 27-28 mars, des attaques pour conquérir les points C et X, respectivement point culminant et éperon est de la crête. Durant ces cinq journées, attaques et contre-attaques se succèdent. Les deux camps subissent des centaines de pertes et les Français réussissent à grignoter quelques dizaines de mètres vers le point X, qui domine l'éperon est de la crête.

Ci-contre, à droite :  
Vue aérienne de la crête des Éparges en septembre 1917.  
Coll. Mémorial de Verdun



Vue sur le « *Ravin de la Mort* » depuis la première ligne française en 1917. Un entonnoir de mine est bien visible sur le versant opposé.  
Coll. P. Lejeune

En avril, la 12<sup>e</sup> D.I. reçoit l'ordre à nouveau de repartir à l'assaut. Sous des averses de pluie et de neige, Français et Allemands s'affrontent souvent au corps à corps, les armes étant enrayées par la boue. Entre le 5 et le 9 avril 1915, les Français réussissent à contrôler définitivement le point C, point culminant au centre la crête mais le point X, âprement défendu, leur échappe toujours. En effet, la perte de ce point serait catastrophique pour les Allemands car les Français pourraient, depuis cet éperon, régler des tirs sur tous les cantonnements et dépôts installés au pied des Côtes de Meuse.

La lutte a été acharnée : de février à avril 1915, ce sont près de 20000 hommes qui ont été mis hors de combat dans les deux camps.



Photo prise dans le « *Combestunnel* » (tunnel de Combres).  
Coll. C. Beauguitte

Ces terribles attaques marquent la fin des grands assauts en surface. Désormais, c'est la guerre des mines qui fait rage sur la crête. Si, jusqu'au mois de février 1916, les sapeurs mineurs français réussissent à conserver l'ascendant sur les *Pioniere* allemands, ceux-ci reprennent définitivement la main jusqu'à l'été 1918, grâce à de formidables aménagements souterrains dont l'épine dorsale est le « Tunnel de Combres » qui fait près de trois kilomètres de long. Ce type de lutte a défigurée à jamais la crête des Éparges, en creusant d'énormes entonnoirs. Avec l'offensive franco-américaine visant à réduire le saillant de Saint-Mihiel, les Allemands abandonnent le point X dans les premières heures du 13 septembre 1918 mettant un terme à la guerre sur ce site.



Entrée n° 3 du tunnel de Combres.  
Coll. particulière

# 1915, LE FRONT EN MEUSE,

DES HAUTS DE MEUSE À LA PLAINE DE LA WOËVRE

En janvier 1915, le général Joffre, commandant l'armée française, souhaite réduire le « saillant de Saint-Mihiel », poche formée dans le front français par l'armée allemande, à la fin septembre 1914, entre Meuse et Moselle.

Afin d'optimiser les chances de succès, il est décidé d'une attaque préliminaire sur la crête des Éparges afin de disposer de vues sur le pied des Côtes occupé par les Allemands où ont été établies de nombreuses structures logistiques. En février et mars 1915, malgré de furieux combats, les poilus ne réussissent qu'à occuper partiellement la crête.



Les assauts de février-mars 1915 contre la crête des Éparges.



Vue sur le champ de bataille dévasté de la Calonne, photographie allemande, mai 1915.

Coll. P. Lejeune

Ayant réussi à contenir l'offensive française et afin de faire relâcher la pression que les Français continuent à exercer sur la crête des Éparges, les Allemands passent à l'offensive sur les hauts de Meuse, de part et d'autre de la Tranchée de Calonne. La surprise est totale du côté français et le front est enfoncé. Les renforts envoyés arrivent à colmater la brèche. Les pertes sont très importantes de part et d'autre.

Parmi les victimes de cette attaque, Maurice Genevoix et Ernst Jünger, le futur auteur d'*Orages d'acier*, sont blessés tous les deux le 25 avril, non loin l'un de l'autre. La lutte se poursuit jusqu'à la fin juin 1915.

Entre le 26 mars et le 30 avril 1915, l'armée française a perdu 64000 hommes lors de ces opérations.

Le 5 avril 1915, sous une pluie battante qui inonde des parties complètes de la Woëvre, l'assaut est donné simultanément des portes d'Étain à Marchéville et devant Thiaucourt en Woëvre méridionale. Malgré le courage des hommes, l'offensive est un fiasco total. Les troupes sont arrêtées devant des réseaux de barbelés intacts. Les attaques, vouées à l'échec, sont pourtant renouvelées jusqu'au milieu du mois. Parmi les victimes figure Louis Pergaud, l'auteur de *La Guerre des boutons*, disparu aux portes de Marchéville, dans la nuit du 7 au 8 avril 1915.

Ci-contre : Monument dédié à Louis Pergaud, porté disparu lors de l'assaut contre la cote 233 à proximité de Marchéville-en-Woëvre.

Coll. N. Czubak



L'église de Marchéville-en-Woëvre, village situé dans les lignes allemandes, 1915.

Coll. N. Czubak

# LES COMBATS DE FÉVRIER 1915

Durant l'hiver 1914-1915, les 106<sup>e</sup>, 132<sup>e</sup> et 302<sup>e</sup> Régiments d'infanterie accompagnés d'unités du Génie, se rapprochent de la partie haute de la crête des Éparges en creusant des sapes et en menant des attaques locales. Quatre galeries de mine sont poussées dans les entrailles de la crête pour pulvériser une partie de la première ligne allemande. Plus en arrière, les Français rassemblent une centaine de pièces d'artillerie. Pendant la même période, les Allemands s'activent à rendre inexpugnable l'éperon meusien en renforçant leurs réseaux de tranchées.



Les combats  
des 17 et  
18 février 1915.

Le 17 février 1915, le 2<sup>e</sup> bataillon du 106<sup>e</sup> R.I., précédé par l'explosion de près de sept tonnes d'explosif et une préparation d'artillerie d'une heure, s'élance à l'assaut des tranchées allemandes. Le sous-lieutenant Maurice Genevoix participe à l'attaque à la tête de sa section. Les Français se rendent facilement maîtres de leur objectif, à savoir les tranchées ennemies de la partie ouest de la crête dans le périmètre du point A. Le lendemain matin, après une puissante préparation d'artillerie, le 8<sup>e</sup> Régiment d'infanterie bavarois passe à la contre-attaque pour reconquérir le terrain perdu. Placés en réserve dans l'entonnoir n° 7, Genevoix et ses hommes tentent de résister à la poussée de l'adversaire. Lors de l'engagement, Genevoix abat un soldat ennemi, le quatrième de toute sa guerre. Mais le 106<sup>e</sup> R.I. est forcé au repli, submergé par l'ennemi. Dans l'après-midi, les Français repartent à l'assaut et reconquérèrent le terrain perdu le matin.



Cadavres français restés dans les positions des Allemands.  
Crête des Éparges, fin février 1915.  
Coll. C. Beauguitte

Le 19 février, les Allemands des 8<sup>e</sup> bavarois et 130<sup>e</sup> Régiment de réserve passent quatre fois à l'attaque afin de déloger le 106<sup>e</sup> R.I. sans succès malgré un puissant soutien d'artillerie.

Le lendemain, deux bataillons du 67<sup>e</sup> R.I. appelés en renfort attaquent la partie centrale ainsi que l'éperon est de la crête. La hauteur est sur le point d'être totalement conquise lorsque surgit du versant allemand une contre-attaque menée par le 130<sup>e</sup> de réserve qui bouscule et refoule les poilus sur leurs positions de départ.

Le 21 février, les Français tentent une dernière fois de s'emparer de la partie est de la crête sans succès. C'est la fin de la première offensive menée par les Français contre la crête des Éparges. 2000 poilus et plus de 1500 Allemands ont été tués, blessés ou prisonniers du 17 au 21 février. Si le 106<sup>e</sup> R.I. a réussi à conquérir la partie ouest de la crête, le restant de l'éperon reste sous le contrôle des Allemands.

Ces journées ont durablement marqué le futur académicien.



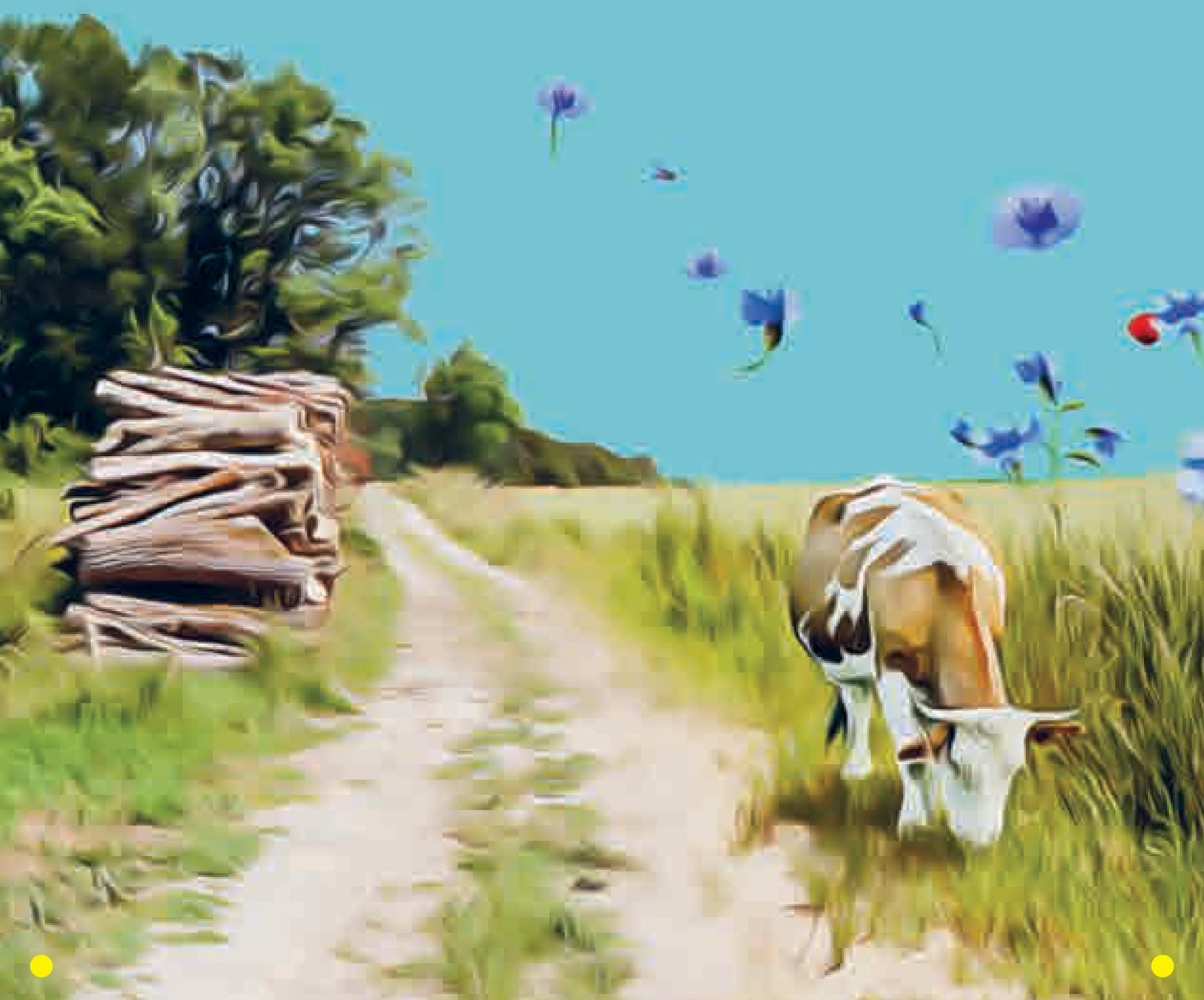
Soldats français dans une tranchée conquise  
sur la crête des Éparges, février 1915.  
Coll. N. Czubak

MAURICE  
**GENEVOIX**  
& CEUX DE 14

---

# FRAGMENTS

LA GUERRE AU TRAVERS DES TEXTES  
DE GENEVOIX



# LA JEUNESSE

Texte extrait de *Ceux de 14, La boue*,  
ch. V « Le Grand Tour »

Genevoix et son ami Robert Porchon, officier comme lui au 106<sup>e</sup> R.I., viennent visiter les sapes qui serpentent sur le glacis nord-ouest de la crête des Épargés dans la 2<sup>e</sup> moitié du mois de novembre 1914 :

« Comme nous revenions à la tranchée, nous avons rencontré Hirsch, qui montait à notre rencontre.

– *J'ai la section de droite*, nous dit-il. *Mes poilus m'ont prévenu que vous veniez de passer. Alors, s'pas...* Un chandail blanc sous sa vareuse, la lèvre rasée, les joues fraîches, les yeux d'un bleu vif et limpide, il a l'air d'un grand gosse résolu; il a l'air d'un homme si riche de jeunesse, si sainement robuste, si vivant, qu'on le sent plus fort que la guerre, n'importe ce qu'elle soit ou devienne.

– *Vous descendiez?* nous demande-t-il.

– *Tu vois.*

Il secoue la tête.

– *Non et non! Vous ne me laisserez pas tomber comme ça... Les Boches canardent, justement: on peut bien rigoler un peu.*

Il prend la tête, s'enfonce dans le boyau 6, nous engage dans la première place d'armes venue.

– *En tirailleurs à cinq pas*, ordonne-t-il. *Commandement préparatoire: pigeon. Commandement d'exécution: vole... Voici le mouvement.*

En sourdine, il prononce un "pigeon" traînant; et cependant se ramasse sur lui-même, comme pour bondir.

– *Vole!* souffle-t-il.

Et il bondit, jaillit jusqu'à mi-corps ainsi qu'un pantin d'une boîte, en poussant un cri sauvage.

– *Rigodon!*



Retombé sur place, il agite au-dessus de sa tête, de droite et de gauche, son képi au bout d'un bâton. Des balles hargneuses claquent tout autour. Et Hirsch, content, nous regarde avec une fierté modeste.

– *Compris?... Oui?... Appuyez à droite.*

Jamais on n'a vu escouade plus docile. On prend ses intervalles avec une prestesse silencieuse.

– *Pigeon...*

Le cœur bat un peu plus vite. On se sent vivre délicieusement.

– *Vole!*

Nous avons tous sauté, en brailant comme des Sioux. Une grêle de balles nous récompense. Et cinq gourdins, par-dessus le parapet, mènent une danse triomphale.

– *Ouste! On n'est pas là pour s'amuser.*

Hirsch se lance dans une course folle à travers le dédale des boyaux. Nous le suivons, courbés, en farandole de bossus. Une autre place d'armes.

– *Halte!... Pigeon... vole!*

Les balles ont crépité encore, trop tard.

Et Hirsch se précipite, nous entraîne d'un bout du secteur à l'autre. Et d'instant en instant, nous bondissons, tantôt épars, tantôt groupés, mais chaque fois poussant les mêmes clameurs inhumaines, et chaque fois salués, à contretemps, d'une salve frénétique de mausers. »

L'image que nous conservons des poilus de la Grande Guerre est ainsi celle de vieillards chenus. Or, comme de tous temps et de toutes époques, les acteurs principaux et principales victimes de la guerre étaient de jeunes hommes. En dépit de leur quotidien, Genevoix, Porchon et les autres sont demeurés des lieutenants avec toute la jeunesse et l'inso- lence qui caractérisent cette catégorie d'officiers.



Jeunes recrues françaises autour de leur sergent.  
Forêt d'Apremont, saillant de Saint-Mihiel, été 1915.  
Coll. N. Czubak



# LES COMPAGNONS D'ARMES

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*Sous Verdun*, ch. VI « Dans les bois »

Les soldats du 106<sup>e</sup> R.I. en 1914 et 1915 sont recrutés principalement dans la Marne, berceau du régiment, mais aussi dans l'Aisne, l'Oise, les Ardennes, la Seine-et-Marne. Beaucoup de Parisiens et des Bretons complètent l'effectif de guerre. Les soldats d'active ont 20 ans mais les réservistes trentenaires sont aussi des premiers combats. Hommes des champs mais également des villes avec des employés, commerçants, instituteurs ou artisans.

« *Sous Verdun* » est publié dès 1916, et il était trop tôt pour Maurice Genevoix pour utiliser les véritables noms de ses compagnons, dont beaucoup venaient de disparaître dans la boue des Eparges. Ils apparaissent donc sous la forme de pseudonymes, habillement choisis pour que les protagonistes puissent se reconnaître entre eux.

Beaucoup plus tard, pour ne pas les oublier, l'auteur dressa une liste de correspondance avec les noms réels, et il a tenu à y préciser avec son écriture minuscule :

« Il n'est aucun personnage, de tous ceux qui apparaissent dans mes 5 volumes, qui ne corresponde effectivement à un personnage réel : Pannechon, mon vieux Pannechon, l'ordonnance fidèle, Biloray dit la Fouine, Butrel, un admirable petit soldat résolu, Robert Porchon, le frère d'armes, le capitaine Rive, le supérieur avec qui les débuts furent si difficiles, l'imprudent capitaine Maignan. Dast, Davril, Rebière, Thellier : que de sous-lieutenants, quelle richesse ! »



Très proche des hommes de sa section, toute l'affection et la compassion de Genevoix s'expriment dans le passage de la mort du soldat Sicot :

« Couché sur une civière, dans le réduit encombré d'outils et de planches, Sicot a gardé les yeux ouverts. À la lueur d'une chandelle qui est là, sa face exsangue semblerait morte, n'étaient ses yeux toujours vivants. Il me voit, me reconnaît, et sans rien dire, pendant que je le regarde, il pleure à grosses larmes lentes d'être sûr qu'il va mourir. *Au revoir, Sicot... Tu seras ce soir à l'hôpital de Verdun... on y est bien... Il y a des toubibs épatants...* Les larmes roulent, de ses yeux déjà éteints. Sous la montée brillante des larmes, ses prunelles ne vivent plus que d'une dernière clarté : la certitude et la tristesse de mourir. *Au revoir Sicot...*

Il fallait bien sortir de cette petite casemate, ne plus voir ce corps étendu, cette force jeune, cette simple bonté, tout ce qui était Sicot, et qui mourait lentement, depuis le claquement grêle d'une balle au bord de l'entonnoir 7 ».

Maurice Genevoix illustre ainsi la fraternité d'arme que va faire naître le conflit, un sentiment inédit et qui l'habitera jusqu'à la fin de ses jours et de celle de ses camarades.



Groupe de soldats du 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.  
Coll. F. Deludet



# L'ENNEMI

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*Sous Verdun*, ch. IV « Les jours de la Marne »

Pour la section Genevoix, de la 7<sup>e</sup> compagnie du 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, le premier contact avec l'ennemi se situe dans les bois de Sept-sarges dans la Meuse, fin août 1914. Les soldats découvrent que le danger vient de loin, de très loin, par la puissante artillerie allemande. Les premiers morts tombent déjà, sans qu'aucun soldat ennemi ne soit encore visible.

La grande bataille de Rembercourt, dans la nuit du 9 au 10 septembre 1914, verra les lignes françaises céder devant l'assaut des Landser du Württemberg. Le combat sera confus et féroce, sous l'orage :

« Ils s'excitent en hurlant, les sauvages. [...] Pourtant, avant de rallier les chasseurs, j'ai rattrapé encore trois fantassins allemands isolés. Et à chacun, courant derrière lui du même pas, j'ai tiré une balle de revolver dans la tête ou dans le dos. Ils se sont effondrés avec le même cri étranglé. »

Cet épisode tragique marquera fortement Maurice Genevoix qui censura ce passage lors d'une réimpression de son ouvrage, puis le rétablit dans l'édition suivante, par honnêteté.

La férocité des combats ira crescendo pendant la bataille pour la prise du piton des Éparges à partir du 17 février 1915. Bavaoises et Prussiens, « impitoyables guerriers », sont désormais en face du 106<sup>e</sup> R.I. :

« Un Allemand a surgi sur la ligne d'horizon, à quelques pas. Tout seul, les poings crispés sur son Mauser, il avançait en enjambant les éboulis, les yeux fixes, le visage contracté par une espèce d'orgasme.



Butrel a tiré; j'ai tiré; Sicot a dû tirer aussi : nous avons vu l'Allemand pousser un cri sauvage, lâcher son fusil en portant les deux mains à son ventre, et basculer dans le trou. »

Cette cruauté dans les combats n'empêche pas des moments de compassion quand le capitaine Rive interpelle un très jeune soldat bavarois prisonnier :

« Il regarde cet enfant qui pleure, secoue la tête, casse un morceau de chocolat, le lui donne.

– *Merci, monsieur le capitaine.*

– *Descends, maintenant; va... descends.*

Et le gosse en larmes s'en va, en croquant son chocolat. »

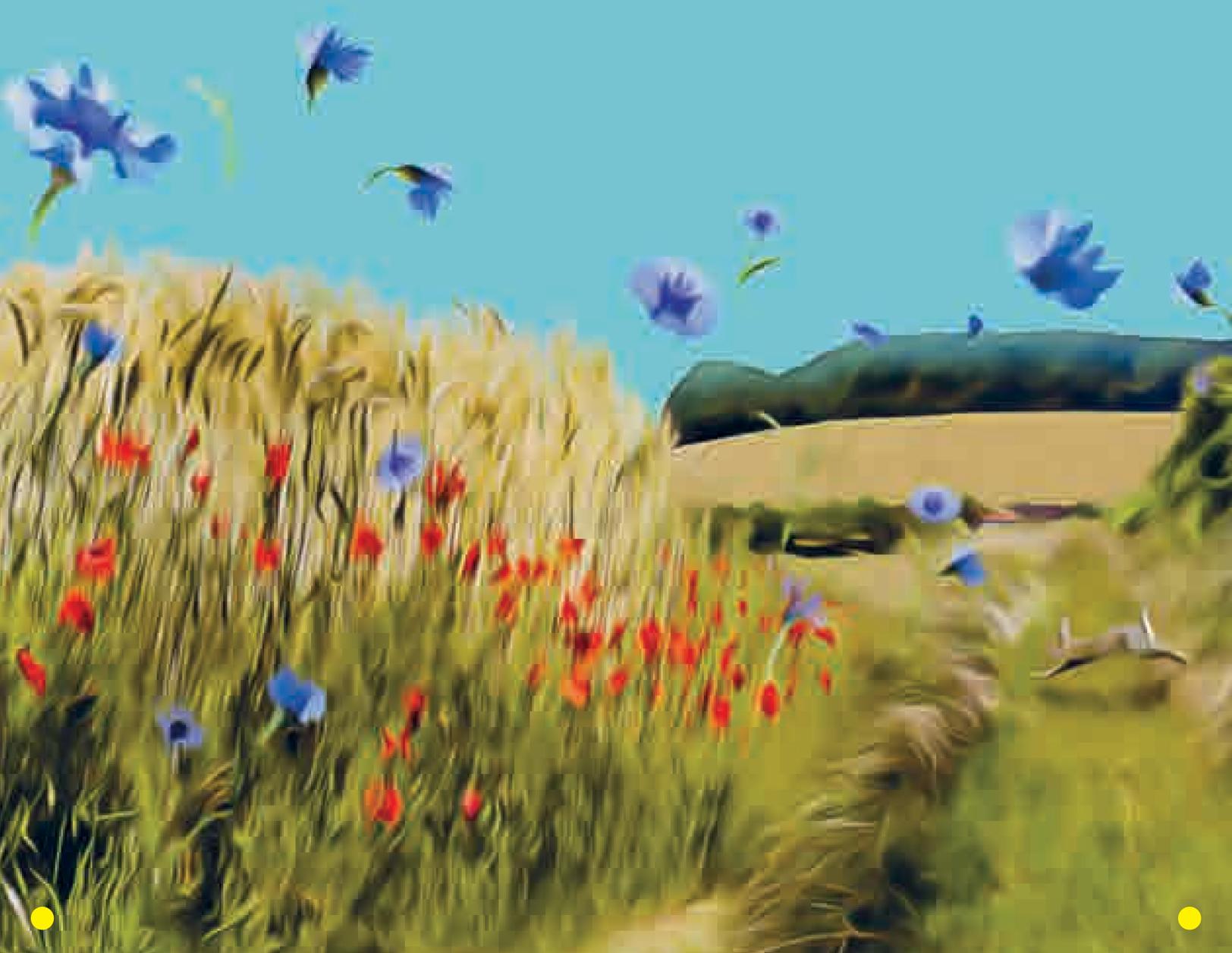
Puis les 24 et 25 avril 1915, une offensive allemande défonce les lignes françaises, le 106<sup>e</sup> R.I. est envoyé en renfort, dans les bois de la Tranchée de Calonne :

« On ne voit plus les fantassins allemands qui remuaient dans les éclaircies. Ils ont dû se coucher à plat ventre; ils tirent toujours; leurs balles ne cessent de claquer [...] *Baissez-vous, il y a une trouée! Ils voient!*  
Trop tard : je suis tombé un genou à terre. »

Maurice Genevoix est blessé de 3 balles au côté gauche. Sa guerre est terminée.



Soldats bavarois tués aux Eparges.  
Coll. F. Deludet



# LA TRANCHÉE

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*La boue*, ch. V « Le grand tour »

En novembre 1914, Maurice Genevoix remonte le réseau de sapes, de boyaux et de tranchées que les sapeurs et les fantassins français creusent depuis la mi-octobre sur les pentes nord de la crête des Éparges afin de se rapprocher des premières lignes allemandes. Voilà comment il décrit ces aménagements :

« Nous grimpons derrière lui [Davril]. Il oblique à droite et dit :

– *Boyau 7. Le meilleur.*

La pente s'adoucit, devient à peine sensible. Davril se baisse : on voit émerger au bord du plateau la cime des sapins de Combres; et nous rapetissons à mesure qu'ils grandissent.

Le boyau. Il s'ouvre largement, dallé de blocs plats que la neige feutre. Nous marchons à grands pas allègres, sans glisser, les épaules à l'aise. [...]

Le boyau bifurque. À droite ce sont des mitrailleurs, dont les pièces flanquent le col et battent les pentes de Combres. Nous prenons à gauche. Et tout à coup la tranchée s'ouvre, spacieuse, droite, interminable. Elle est peu peuplée à cette heure. De loin en loin un guetteur, grimpé sur la banquette de tir, regarde par son créneau de bois. Il nous fait bonjour d'un signe de tête, comme un voisin.



Entre les guetteurs quelques hommes vont et viennent, tranquilles et les mains dans leurs poches. On n'entend rien que le choc de leurs pas contre le sol gelé. Pas un coup de canon; pas un claquement de fusil : la tranchée, loin des villages de Guitounes, qui grouillent et braillent, nous offre son silence, son calme, sa longue paix. [...]

– *La sape 7*, annonce Davril.

Cela s'enfonce vers la droite, en zigzaguant. À droite, à gauche; à droite, à gauche... Tous les deux mètres, un coude brusque nous jette contre la paroi. Nous exagérons l'impulsion, feignons de tituber et comptons les détours. Sept, huit; neuf...

– *Ouye!*

Nous nous sommes accroupis brusquement, dévisagés par le piton. Il s'est haussé tout à coup par-dessus les bermes, énorme, écrasant; et nous avons vu la tranchée ennemie se distendre comme une mâchoire, cariée de boucliers sombres. »

À compter de l'automne 1914, la tranchée, le boyau, l'abri deviennent le paysage familier des combattants français et allemands. Dans ces lieux, chacun se terre et tâche de survivre dans les meilleures conditions. Genevoix n'est d'ailleurs pas le dernier à évaluer la « qualité » des hébergements souterrains qui l'accueillent jusqu'en avril 1915.



Abri français sur la crête des Éparges, 1915.  
Coll. P. Lejeune



# LA BOUE

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*La boue*, ch. V « Le grand tour »

La boue, cet autre ennemi. Un ennemi insidieux, qui envahit, qui engloutit. Un ennemi capable de prendre l'apparence d'une véritable marée. Maurice Genevoix lui a consacré une large partie dans « *Ceux de 14* ».

Sa localisation : les Épargés. « *L'éternelle boue des Épargés* », écrit-il. De plus en plus présente avec les pluies d'automne, elle couvre la colline des Épargés, à partir des attaques de février 1915. « *La gadouille* », tel est le surnom que lui donnent les combattants.

Quel cloaque ! On y patauge en grommelant. Dès qu'on marche, une partie gluante se colle aux chaussures, aux vêtements. La boue des Épargés est terrible, elle sait également se faire douloureuse :

« Parfois, dans le boyau, la croûte de boue durcie crevait comme un carton, et mes jambes, au-dessous, s'enfonçaient creux dans la fange liquide dont la froideur me mordait la peau ».

Cette boue argileuse est omniprésente, elle contribue à transformer le champ de bataille en un véritable enfer sur terre. Les combats des journées du début du mois d'avril sont terribles :

« Ces journées dépassent en horreur celles de février. En février, peu de boue ; ces jours-ci, une mer de boue. Des blessés légèrement atteints se sont noyés en essayant de se traîner jusqu'au poste de secours ».

Les attaques se font à l'arme blanche, la boue enrayant les culasses des fusils.

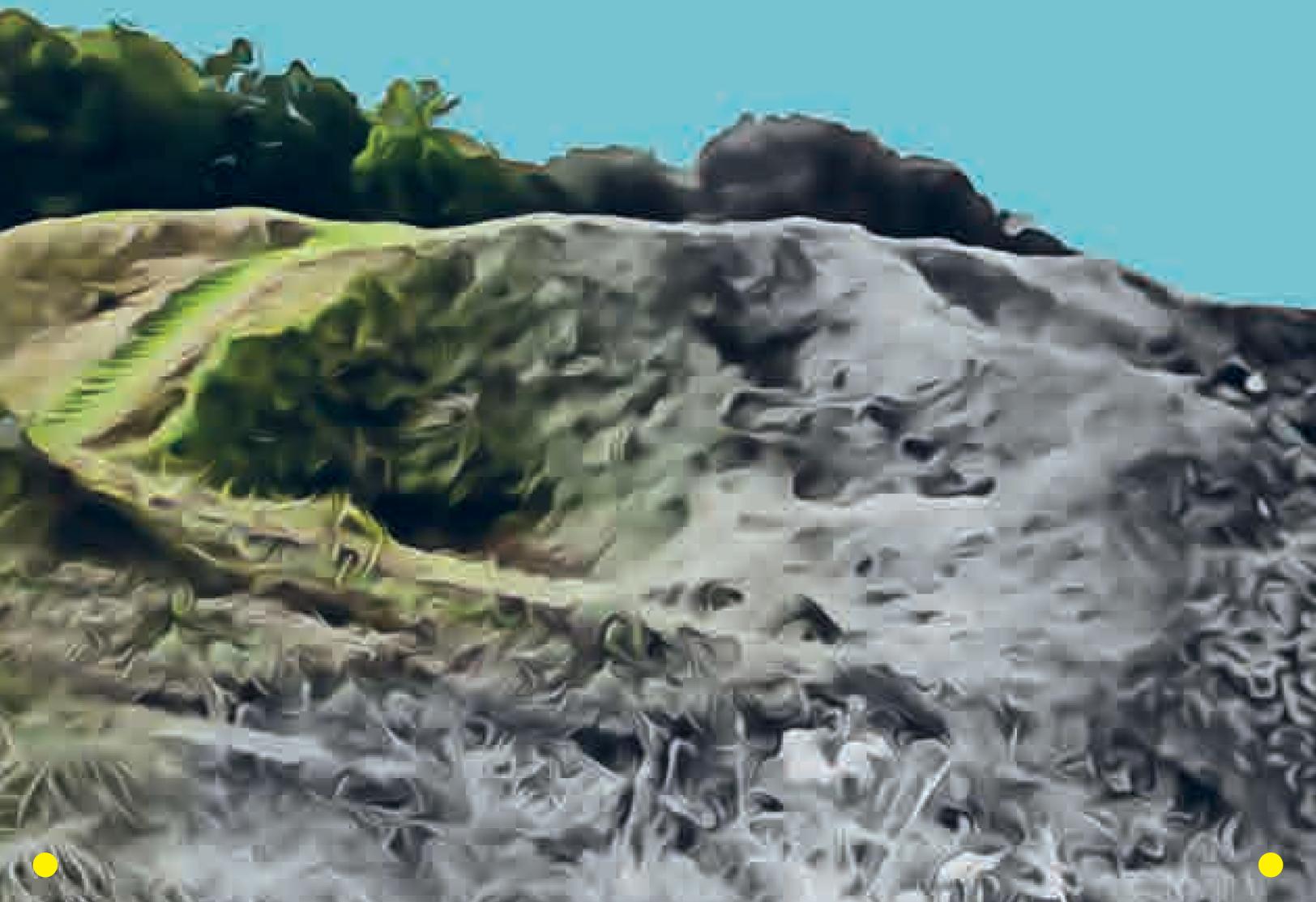
Au moment de se réjouir de la prise de la colline des Épargés, au milieu du mois d'avril 1915, Maurice Genevoix ne peut s'empêcher de penser à ses camarades tombés au cours de la bataille, ainsi qu'à la boue :

« Ce qui fut le plus dur de l'épreuve, ce qui a fait nos soldats vraiment héroïques, c'est la boue. La boue dans quoi nous avons vécu tout l'hiver, la boue que les premiers soleils avait commencé à sécher, mais qui avait réapparu à la veille de notre attaque, plus épaisse et gluante que jamais, on eût dit pour que nous nous retrouvions nous-mêmes, fangeux des pieds à la tête, à l'heure où nous pouvions mourir ».

Mais si toute cette boue était le négatif du courage, de l'abnégation, de la fraternité, et de la solidarité des combattants ? « ... *tant de beauté humaine entassée dans cette boue* », relève Maurice Genevoix.



Marée de boue sur la crête des Épargés, fin de l'hiver 1916.  
Coll. C. Beauguitte



# LA NUIT

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*La boue*, ch. V « Le grand tour »

La nuit est perçue par Maurice Genevoix sous différentes formes. Elle est d'abord un phénomène naturel qui succède au jour et annonce le lever du soleil.

« Haudiomont encore. La nuit s'avance; les feux des cuisines s'éteignent. De temps en temps, le vent fait surgir des braises une courte flamme qui sursaute, vacille et meurt.

Et nous entrons dans la forêt d'Amblonville, immense et noire. La pâleur de la route s'étire entre les arbres qui la serrent de leurs masses énormes, semblent s'avancer au-devant les uns des autres, pour crouler sur nos têtes et nous écraser (...).

Enfin le ciel gagne sur les arbres et la nuit s'éclaire peu à peu, en même tant que je respire plus large. Il n'y a pas de lune; des étoiles innombrables et douces ».

La nuit est un moment privilégié où le calme peut atteindre sa plénitude et ainsi permettre à Genevoix de faire appel à l'observation de son environnement.

Le 31 mars 1915, alors qu'il est en ligne au ravin de Jonvaux, attendant d'aller aux avant-postes, sortant d'un abri, il est encore subjugué par la beauté de la nuit :

« Mais j'étais à peine dehors que je suis demeuré sur place, stupéfait et ravi par la splendeur de la nuit. Clair de lune sur la neige : une blancheur laiteuse et bleuâtre, fondue dans une brume lumineuse, flottante, et qui semblait d'un rêve. Près de moi des paillettes scintillaient aux aiguilles des sapins et sur le toit des abris. En face, le versant du coteau s'étalait, également blanc, également lumineux, sans une faille, sans un accroc. »

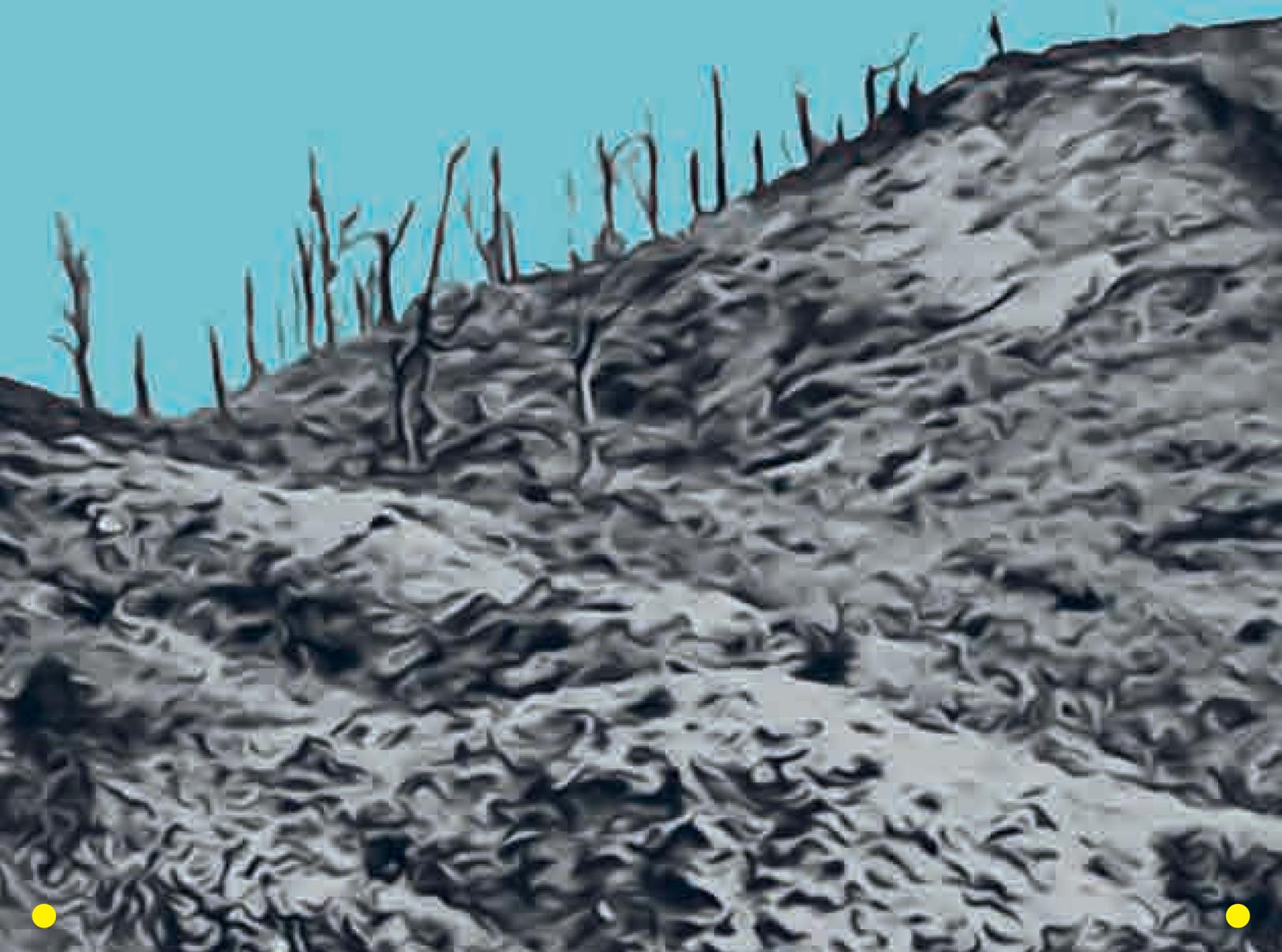
Mais la nuit est aussi une dimension différente avec laquelle le jeune officier doit composer. C'est durant la nuit que Genevoix et ses camarades se déplacent. Ils marchent, relèvent, montent en ligne ou gagnent leur cantonnement, sur des routes, des pistes, des chemins sinueux, dans des tranchées ou des ravins. Pour gagner un abri boueux, un tas de paille et plus rarement un lit.

La nuit peut alors être source de peurs et de drames. Elle amplifie la menace d'un ennemi omniprésent, car invisible, comme lorsque sur les pentes des Éparges, les combattants se mettent à tirer sans ordre, croyant à une attaque allemande.

La nuit, enfin, c'est aussi le moment ténébreux où les morts et les blessés sont abandonnés sur le terrain. Comme à La Vaux-Marie à la suite d'une attaque allemande. « *Je crois qu'on peut difficilement imaginer mieux dans l'horrible* » écrira-t-il à Paul Dupuy par la suite. Jamais les silhouettes et les cris des agonisants dans la nuit de la Vaux-Marie ne quitteront la mémoire de Genevoix.



Soldats français dans un abri.  
Coll. F. Deludet



# LA MORT

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*Sous Verdun*, ch. VI « Dans les bois »

Des forces allemandes surgissent de la plaine de la Woëvre le 20 septembre 1914 et atteignent les Hauts-de-Meuse. Elles menacent de contourner Verdun par le sud et se dirigent vers Saint-Mihiel, pour y franchir la Meuse. Le haut commandement français réagit, des renforts sont envoyés afin d'arrêter la progression des troupes allemandes et de les rejeter vers la plaine de la Woëvre. C'est dans ce contexte que la III<sup>e</sup> Armée française détache le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée, auquel est rattaché le régiment de Maurice Genevoix, sur cette partie du front.

Le 22 septembre 1914, Maurice Genevoix et « Ceux de 14 » tiennent une position près de Mouilly, sur le secteur de la Tranchée de Calonne. Leur compagnie est placée en réserve, elle assiste au combat, au bruit de la fusillade et des explosions des obus, moment impressionnant dans une forêt où les sons résonnent.

Les combattants passent la nuit sur place. Le froid est vif.

« C'est l'heure où la bataille finie, les blessés qu'on a pas encore relevés crient leur souffrance et leur détresse. Et ces appels, ces plaintes, ces gémissements sont un supplice pour tous ceux qui les entendent; supplice cruel surtout aux combattants qu'une consigne rive à leur poste, qui voudrait courir vers les camarades pantelants, les panser, les réconforter, et, qui ne le peuvent et qui restent là sans bouger, le cœur serré, les nerfs malades, tressaillant aux appels éperdus que la nuit jette vers eux sans trêve :

- À boire! Est-ce qu'on va me laisser mourir là?
- Brancardiers!...
- À boire!
- Ah!
- Brancardiers!...



[...]

Et devant nous la plaine entière engourdie d'ombre semble gémir de toutes ces plaies, qui saignent et ne sont point pansées.

Des voix douces, lasses d'avoir tant crié :

- *Qu'est ce que j'ai fait, moi, pour qu'on me fasse tuer à la guerre?*

- *Maman! Oh! maman!*

- *Jeanne, petite Jeanne... Oh! dis que tu m'entends, ma Jeanne?*

- *J'ai soif... J'ai soif... J'ai soif... J'ai soif!...*

[...]

Un Allemand (il ne doit pas être à plus de vingt mètres) clame le même rappel, interminablement :

- *Kamerad Franzose! Kamerad! Kamerad Franzose!*

Et plus bas, suppliant :

- *Hilfe! Hilfe!*

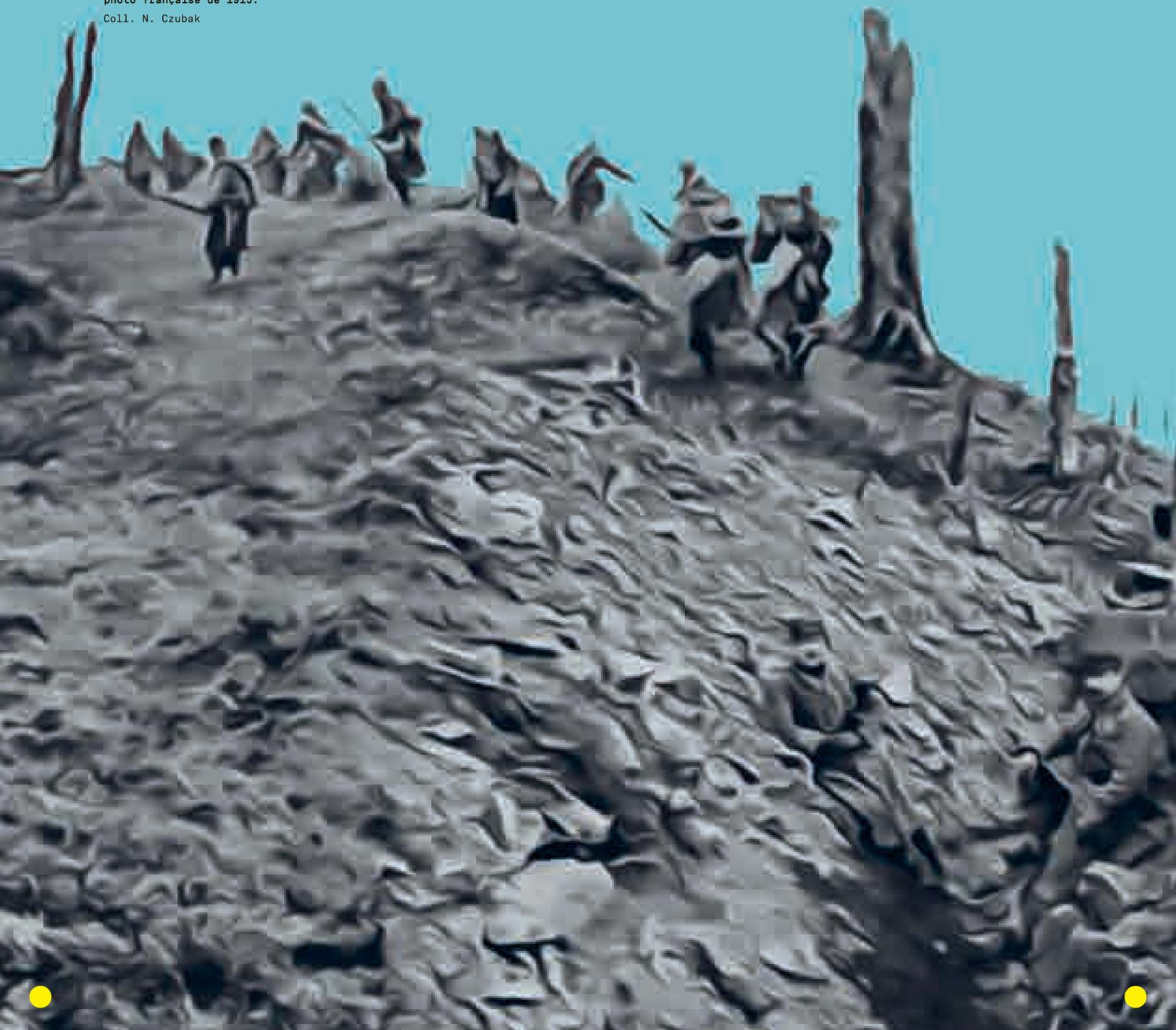
Sa voix fléchit, se brise dans un chevrotement d'enfant qui pleure; puis ses dents crissent atrocement; puis il pousse à la nuit une plainte bestiale et longue, pareille à l'aboi désespéré d'un chien qui hurle à la lune. Affreuse, cette nuit. »

Contrairement au conflit précédent, les belligérants ne signent pas de trêve à la fin de la bataille pour enlever les blessés. La guerre continue, inarrêtable.

Deux jours plus tard, Maurice Genevoix et ses hommes sont engagés à Mouilly, dans les bois de la tranchée de Calonne. Les pertes sont nombreuses. Maurice Genevoix est lui-même atteint par une balle ennemie qui ricoche sur sa boucle de ceinture. L'heure n'était pas encore venue.



Soldats tués sur le front de la Tranchée de Calonne,  
photo française de 1915.  
Coll. N. Czubak



# L'HÉCATOMBE

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*Les Épargés*, ch. III « La mort »

Le 20 février 1915 est une journée particulièrement douloureuse pour Maurice Genevoix. Cela fait alors quatre jours que le 106<sup>e</sup> Régiment d'infanterie (R.I.) est engagé dans les combats de la crête des Épargés, s'accrochant aux tranchées bouleversées autour du point A. Au détour d'une conversation entre deux soldats, il apprend la mort de son meilleur ami, Robert Porchon, alors que celui-ci se rendait à un poste de secours au pied de la crête. Chaviré par la nouvelle, il échappe à la mort miraculeusement quelques instants plus tard, lorsqu'un obus de 114 kg explose à côté de lui :

« C'est alors que ce 210 est tombé. Je l'ai senti à la fois sur ma nuque, asséné en massue formidable, et devant moi, fournaise, rouge et grondante. Voilà comment un obus vous tue. Je ne bougerai pas mes mains pour les fourrer dans ma poitrine ouverte ; si je pouvais les ramener vers moi, j'enfoncerais mes deux mains dans la tiédeur de mes viscères à nu ; si j'étais debout devant moi, je verrais ma trachée pâle, mes poumons et mon cœur à travers mes côtes défoncées. Pas un geste, par pitié pour moi ! Les yeux fermés, comme Laviolette, et mourir seul.

Je vis absurdement. Cela ne m'étonne plus : tout est absurde. À travers le drap rêche de ma capote bien close, je sens battre mon cœur au fond de ma poitrine. Et je me rappelle tout : ce flot flambant et rouge qui s'est rué loin en moi, me brûlant les entrailles d'un attouchement si net que j'ai cru mon corps éventré large, comme celui d'un bétail à l'éventaire d'un boucher ; cette forme sombre qui a plané devant mes yeux,

horizontale et déployée, me cachant tout le ciel de sa vaste envergure... Elle est retombée là, sur le parados, bras repliés, cassés, jambes groupées sous le corps, et tremblante toujours, jusqu'à ce que Bouaré soit mort.

Ils courent, derrière Richomme qui hurle, un à un, sautent par-dessus moi : Gaubert, Vidal, Dorizon... ah ! je les reconnais tous ! Attendez-moi... Je ne peux pas les suivre... Qu'est-ce qui appuie sur moi si lourd, et m'empêche de me lever ? Mon front saigne : ce n'est rien, mes deux mains sont criblées de grains sombres, de minuscules brûlures rapprochées ; et sur cette main-ci, la mienne, plaquée chaude et gluante une langue colle, qu'il me faut secouer sur la boue.

Je suis libre depuis ce geste ; et je puis me lever, maintenant que le corps de Lardin vient de basculer doucement. Il mangeait un quignon de pain aux doigts ; il n'a pas changé de visage, les yeux ouverts encore derrière les verres de ses lunettes ; il saigne un peu par chaque narine, deux minces filets foncés qui vont se perdre sous sa moustache. [...] Lardin, Legallais, Trelu, Giron, Delval, Jubier, Laviolette, et d'autres, d'autres les méconnaissables, je les enjambe l'un après l'un, jalons qui ne marquent plus rien. »

Sonné mais indemne, Maurice Genevoix se rend compte que le projectile a tué, blessé ou commotionné les dix-sept hommes autour de lui. 220 hommes de la 7<sup>e</sup> compagnie sont montés à l'assaut le 17 février 1915. Le 21 février ils ne sont plus que quelques-uns à regagner Belrupt avec Genevoix.



Blessé français photographié par un soldat allemand dans un boyau de la crête des Épargés  
Collection N. Czubak



# LES CIVILS

Texte extrait de *Ceux de 14*,  
*La boue*, ch. V « Le grand tour »

La vision de la guerre, saisie par Maurice Genevoix, n'est pas exclusivement militaire. Il est témoin de l'exode des civils meusiens et ardennais, résultat cruel de l'avancée des troupes allemandes sur le territoire national. La crainte d'exactions, réelles ou supposées, de la part de l'ennemi engendre une peur du soldat allemand. Les sinistres souvenirs laissés par les Uhlans en 1870 sont encore vivaces. Il assiste notamment à cet exode le 3 septembre 1914 devant Montfaucon, en proie aux bombardements de l'artillerie lourde allemande.

« Un couple de vieux, pitoyables : l'homme a sur le dos une hotte énorme, pleine à crever; la femme porte au bout de chaque bras une grande corbeille d'osier que recouvre une serviette; ils vont vite, les yeux pleins de détresse et d'épouvante, et se retournent, se retournent encore, vers leur maison qu'il n'aurait pas voulu quitter, et n'est plus maintenant, peut-être qu'un tas de décombres fumants ».

Si le front est vide de civils, ces derniers sont encore présents dans ses arrières immédiats et doivent notamment assurer le cantonnement des militaires de tous grades. Une épreuve pour les habitants des Hauts-de-Meuse.



Les maisons d'accueil peuvent-elles constituer des foyers de substitution? Laissons Maurice Genevoix répondre. Lors d'un joyeux chahut chez l'habitant à Belrupt, il se voit reprocher avec ses camarades, par « la mère Brice », de s'amuser pendant que d'autres se font tuer aux Épargnes. La réponse du lieutenant Genevoix fuse :

« Vous y étiez, vous, aux Épargnes? Vous allez y retourner aux Épargnes? Les malheureux qui se font tuer? S'ils pouvaient être ici, pauvre dame, ils chanteraient en chœur avec nous. Si nous devions être là-bas, nous nous ferions tuer avec eux... C'est fini, allons! Bonsoir. »

Ces villages sont les lieux de rencontre entre deux sociétés en guerre qui ne se comprennent pas, et ne peuvent pas se comprendre. Un exemple du fossé qui ne manquera pas de se creuser entre les combattants et « ceux de l'arrière ».



Genevoix et Dast à Dieu-sur-Meuse, en avril 1915,  
lors d'un cantonnement chez des civils.  
Coll. famille Genevoix



# DEVOIR DE MÉMOIRE

Après Geneviève De Gaulle-Anthonioz en 2015, et Simone et Antoine Veil en 2018,

## Maurice Genevoix entre au Panthéon le 11 novembre 2020



**Ce 11 novembre 2020, ce sera non seulement Maurice Genevoix qui sera célébré, mais également l'une de ses premières œuvres, *Ceux de 14*, et avec elle tous les soldats de la Première Guerre mondiale.**

**Cette panthéonisation collective est une première même s'il existe déjà au Panthéon une plaque d'hommage aux Justes de France, qui s'étaient distingués en protégeant des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.**

Maurice Genevoix devient ainsi une voix de la Grande Guerre, et ses écrits, une mémoire.

*« Par lui, la voix de Ceux de 14 ne cesse de nous exhorter à ne pas baisser la garde et à conserver intacte notre vigilance quand le pire de nouveau réapparaît »,* souligne Emmanuel Macron, Président de la République.